

Sphères et réseaux : deux façons de saisir le global

Bruno LATOUR, Sciences Po

Traduit de l'anglais par Jean Saavedra-ESSEC

*Conférence donnée à Harvard-GSD avec Peter Sloterdijk le 17-02-2009
pour la préfiguration de SPEAP – Sciences Po École d'Arts Politiques.**

« QUEL RAPPORT ENTRE L'APPRENTISSAGE DANS L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET MA CONFÉRENCE À HARVARD SUR LE GLOBAL ? » nous interroge Bruno Latour. Outre le fait qu'elle fut prononcée à la même date que sa tribune remarquée dans *Le Monde*, *Universitaires encore un effort pour être autonomes*, fut publiée, nous pourrions lui répondre en le paraphrasant : « Tout ».

En effet, c'est à l'occasion d'un accord entre la Graduate School of Design de Harvard et l'École des Arts Politiques de Sciences Po (en cours de création) que Bruno Latour propose cette méditation sur le déploiement des formes de vie « dans notre monde global si peu globalisé ».

Sa conférence comme sa décision de création d'école partent d'un diagnostic précis : les étudiants migrent (aux États-Unis) « des départements de philosophie toujours aussi stériles vers les écoles de design et d'architecture ». Nul doute que le design comme l'apprentissage sont aujourd'hui des formes de vie qui se déploient pour trouver des places (habitat ou travail créatif) dans le monde à ceux qui ne veulent pas être les « sans domicile fixe du Modernisme ».

Dans ce registre, l'apprentissage n'est-il pas le temps de sculpter sa place ?

* Publication originale : « Spheres and Networks. Two Ways to Reinterpret Globalization », *Harvard Design Magazine*, Spring/Summer, n° 30, pp. 138-144, 2009, avec permission.

Une expérience de pensée

Nous sommes
rassemblés pour
imaginer à
quelles conditions
le monde pourrait
être rendu
habitable et
aussi pour
explorer quel
serait le
programme idéal
pour former
ses architectes
et designers

JE SUIS NÉ SLOTERDIJKIEN! Il y a trente ans, alors que je préparais les épreuves de *La vie de laboratoire*, j'avais inclus dans les illustrations, au grand dam de mes informateurs scientifiques, une photo en noir et blanc de la soufflerie d'air conditionné du *Salk Institute*, dans lequel j'avais effectué mon travail de terrain. « Quel rapport avec *notre* science? » demandaient-ils, à quoi je pouvais seulement répondre: « Tout ». Sans le savoir, j'avais toujours été un « sphérologiste », comme je le découvris vingt ans plus tard quand je devins familier du travail de Peter Sloterdijk dans un autre endroit localement situé et où l'air était conditionné: son école de Karlsruhe, qui n'était séparée que par une cour du *Centre pour l'Art et les Media (ZKM)*, que j'eus par deux fois la grande chance d'expérimenter avec des installations et des expositions — en réalisant ce que nous appelons, avec Peter Weibel, une *Gedanke Ausstellung* ou une « exposition de pensée », l'équivalent en art d'une « expérience de pensée » en science.

Nous sommes rassemblés ce soir pour une autre expérience de pensée, à savoir pour imaginer à quelles conditions le monde, en ces temps de globalisation, pourrait être rendu habitable — toutes ces métaphores contemporaines sont devenues importantes: soutenable, durable, respirable, vivable — et aussi pour explorer quel serait le programme idéal, le curriculum, ou l'école pour former ses architectes et designers (« design » étant pris ici dans le sens le plus large du mot, celui que nous avons appris de Peter, « *Dasein Ist Design* »). C'est tout le sens de cet accord entre la Graduate School of Design de Harvard et l'Ecole d'Arts Politiques de Sciences Po que nous célébrons aujourd'hui.

Peter et moi avons proposé d'introduire, chacun à sa façon, deux ensembles de concepts, l'un venant des sphères et l'autre des réseaux. Et laissez moi vous dire, pour commencer, que je suis d'accord avec Peter que ce qui est habituellement appelé réseau est une conjonction plutôt « anémique » de deux lignes qui s'entrecroisent, qui sont même moins vraisemblables que le vaste espace global de non espace qu'elles prétendent remplacer. Heureusement ma propre notion de réseau, ou plutôt d'acteur-réseau, emprunte davantage à Leibniz et Diderot qu'à Internet, et dans un sens, on pourrait dire que les sphères de Peter et mes réseaux sont deux façons de décrire les *monades*: une fois Dieu retiré des monades de Leibniz, il n'y a pas beaucoup d'autres possibilités pour elles que de devenir, d'un côté, des sphères et, de l'autre, des réseaux. J'aimerais tester ces deux concepts pour voir s'ils commencent à nous conduire à quelque conclusion opératoire — une expérience de pensée, vous vous souvenez, est vraiment une expérience qui, même sans moyen matériel a néanmoins des effets pratiques en différenciant plusieurs hypothèses.

Les sphères et les réseaux pourraient ne pas avoir grand-chose en commun, mais ils ont été tous les deux élaborés contre le même type d'ennemi: un ancien et en apparence toujours plus profond clivage entre nature et société.

« Un autre monde
est possible »

D'un coup,
la quête du
philosophe de
« l'Être comme
tel » ressemble
à un très
ancien programme
de recherche

PETER POSE À SON MAÎTRE HEIDEGGER DES QUESTIONS PLUTÔT ESPIÈGLES: « Quand vous dites que le *Dasein* est jeté dans le monde, où est-il jeté? Quelle température y fait-il, quels sont la couleur des murs, les matériaux qui ont été choisis, la technologie pour se débarrasser des ordures, le coût du conditionnement de l'air et ainsi de suite? ». Du coup, l'apparemment profonde ontologie philosophique de « L'Être en tant qu'être » prend un tour un peu différent. Soudain nous réalisons que c'est la « profonde question » de l'Être qui a été trop superficiellement considérée: le *Dasein* n'a pas de vêtements, pas d'habitat, pas de biologie, pas d'hormones, pas d'atmosphère autour de lui, pas de médicaments, pas de système de transport viable même pour rejoindre sa *Hütte* dans la Forêt Noire. Le *Dasein* est jeté dans le monde mais il est tellement nu qu'il ne lui reste guère de chances d'y survivre!

Quand vous commencez à poser ces vilaines questions, les relations respectives entre profondeur et superficialité sont soudain renversées: il n'y a pas la moindre chance de comprendre l'Être une fois qu'il a été amputé du grand nombre de petits êtres apparemment insignifiants et superficiels qui le font exister par moments — et que Peter en est venu à appeler ses « supports de vie ». D'un coup, la quête du philosophe de « l'Être comme tel » ressemble à un très ancien programme de recherche. Comme l'avait anticipé le sociologue/psychologue Gabriel Tarde il y a un siècle, les philosophes avaient choisi le mauvais verbe: le verbe « être » ne les a conduits nulle part sinon au dilemme mélodramatique de l'identité ou du néant. Le bon verbe aurait dû être « avoir », parce qu'alors, comme dit Tarde, personne ne peut disjoindre les connections dans les deux sens entre « ayant » et « eu ». (Il est difficile d'imaginer un public trouvant tragique un Hamlet qui méditerait « Avoir ou ne pas avoir, voilà la question ».)

Le même renversement de la profondeur et de la superficialité a été accompli quand les *science studies* commencèrent à étudier la pratique de la science — entendue jusque là comme la très invraisemblable et la très mystérieuse réussite d'un ensemble désincarné de cerveaux invisibles plongés dans un bocal — dans de plus grandes, plus visibles, plus coûteuses, plus localisées et beaucoup plus réalistes réceptacles, à savoir des laboratoires ou mieux, des réseaux de laboratoires connectés. Une fois passé le petit choc qui leur a fait réaliser que la science, qui jusque là avait été capable de se balader librement à travers de vastes étendues de temps et d'espace sans payer quelque prix que ce soit ou même sans être incarnée dans quelque humain spécifique, allait soudain être restreinte et circonscrite à de minuscules, fragiles et coûteux réseaux de pratiques auxquels elle ne pouvait échapper sauf à payer le prix fort de son extension matérielle, une fois ce choc absorbé, il devint rapidement clair, même aux yeux des chercheurs les plus rationalistes, que la science avait enfin trouvé un sol plus sécurisé et plus soutenable. L'objectivité avait trouvé ses supports de vie; elle avait été réimplantée dans des écosystèmes enfin vraisemblables. Les conditions de vérité que les épistémologistes avaient cherchées en vain à l'intérieur de la logique avaient finalement été situées dans des fabriques de vérité hautement spécifiques et que l'on savait maintenant comment entretenir et soigner.

Maintenant je vous demande de considérer les deux mouvements en même temps parce que, pris isolément, ils produisent la pire solution possible: si vous comprenez ce que Peter a fait au *Dasein* comme un abandon de Heidegger et plus généralement de la philosophie (parce qu'il aurait reconnecté l'humain nu à ses supports de vie), cela signifie que vous avez

Les sphères
et les réseaux
permettent,
selon notre
manière de voir,
de récupérer les
petits êtres qui
constituent les
supports de vie

confondu le branchement des supports de vie avec l'invasion de la « nature ». C'est comme s'il avait dit: « Assez de phénoménologie. Naturalisons tout ce diable d'humain en ayant recours aux plus récents résultats des sciences dures: neurologie, biologie, chimie, physique, technologie et tous les noms que vous voulez! » Réciproquement, si vous pensez qu'en situant la Science avec un grand S à l'intérieur des minuscules localisations de laboratoires disséminés, nous, les *science students*, en avons fait l'otage de caprices humains, cela signifie que vous avez confondu notre entreprise avec un appel à la « société » ou à « l'explication sociale », comme si nous étions en train de dire « assez de croyance dans la vue objective de Sirius. Déconstruisons la science et faisons-en un récit parmi d'autres à l'intérieur d'un flot des récits ».

Les stratégies opposées de naturalisation et de socialisation sont capables de stupéfier l'esprit seulement parce qu'elles sont toujours pensées séparément. Mais dès que vous combinez les deux mouvements vous réalisez que la nature et la société sont deux pacés parfaitement heureux dont l'opposition est une farce. Ce que nous avons fait Peter et moi, chacun à sa façon, c'est de les chasser *toutes les deux* de leur lit, et ensuite de tenter quelque chose d'aussi étranger à la naturalisation qu'à la socialisation. Les sphères et les réseaux permettent, selon notre manière de voir, de récupérer les petits êtres qui constituent les supports de vie sans recourir à la langue superficielle dont la philosophie des sciences de la nature les a pourvus: la re-localisation et la ré-incarnation de la science nous permet d'extraire, pour ainsi dire, le poison épistémologique du doux miel de l'objectivité scientifique. Vous pouvez jeter le *Dasein* dans le monde en redistribuant ses *propriétés* (un mot, soit dit en passant, plus facilement connecté au verbe « avoir » qu'au verbe « être »), seulement si le monde dans lequel il est jeté n'est pas celui de la « nature ». Et la seule façon pour que ce monde soit réel, objectif, et matériel sans être « naturel » est d'abord d'avoir redistribué et re-localisé la Science. Comme les *altermondialistes* et les anti globalisation le scandent à juste titre: « Un autre monde est possible ». Peut-être, mais à condition que nous ne soyons pas restreints plus longtemps aux maigres rations de combat de la nature et de la société.

La recherche d'un monde habitable

QUAND NOUS MÉDITONS COMMENT LE MONDE GLOBAL POURRAIT ÊTRE RENDU HABITABLE – une question spécialement importante pour les architectes et les designers – nous voulons dire maintenant habitable pour des milliards d'humains et des milliards de milliards d'autres créatures qui ne forment plus une nature ou, bien sûr, une société, mais plutôt, pour utiliser mon terme, un possible *collectif* (contrairement aux notions duales de nature et de société, le collectif n'est pas encore rassemblé, et personne n'a la moindre idée de quoi il va être composé, de comment il va être assemblé, ou même s'il devrait être assemblé d'une seule pièce).

Mais pourquoi le monde, en premier lieu, a-t-il été rendu inhabitable? Plus précisément, pourquoi n'a-t-il pas été conçu comme si la question de son habitabilité était la seule qui vaille d'être posée?

Je suis de plus en plus convaincu que la réponse repose dans cette formule extrêmement courte: *manque d'espace*. Paradoxalement, toute l'entreprise autour des sphères et des réseaux — qui ressemble superficiellement

Les Modernes
n'ont pas de
lieu, de topos,
de locus, pour
s'asseoir et
se loger

à une réduction, une limitation, à de minuscules scènes locales — est en effet la recherche d'un espace, d'un espace habitable incomparablement plus confortable. Quand nous parlons du global, de globalisation, nous avons toujours tendance à exagérer l'étendue de notre accès à cette sphère globale: en effet, nous ne faisons rien de plus qu'un geste de la main en supposant l'existence de quelque chose qui n'est jamais beaucoup plus gros qu'une citrouille de type raisonnable. Peter a une version encore plus radicale que mon argument de la citrouille: il n'y a pas d'accès au global pour la simple raison que vous vous déplacez toujours d'un endroit à un autre à travers des couloirs étroits sans jamais passer « dehors ». Dehors, vous mourriez aussi certainement qu'un cosmonaute qui, comme le fameux capitaine Haddock, déciderait simplement de quitter la station spatiale sans scaphandre. Les débats sur le global sont au mieux de minuscules sujets de conversation à l'intérieur des chambres d'un hôtel bien chauffé de Davos...

Le grand paradoxe de nos deux entreprises est que les sphères et les réseaux sont deux manières en fait assez semblables pour, dans un premier temps, *localiser* le global afin de procurer, dans un second mouvement, *davantage d'espace* que le mythique « dehors » inventé par la scénographie du rapport nature et société.

Un anthropologue moderne comme moi ne peut qu'être continuellement frappé par le caractère invraisemblable, inconfortable et comprimé des lieux que les architectes modernes ont inventé – et ici je ne pense pas seulement aux architectes diplômés mais aussi à des gens comme Locke ou Kant ou Heidegger. Il est ironique que tant de personnes à Gauche, au moins en Europe, se plaignent que nous vivions dans un temps où les damnés de la terre n'ont plus les yeux dirigés vers quelque utopie que ce soit. Pour moi, c'est toute l'histoire des Modernes qui offre, au sens étymologique du terme, la plus radicale et la plus irréaliste des utopies: les Modernes n'ont pas de lieu, de topos, de locus, pour s'asseoir et se loger. La vue de Sirius, tellement dominante dans la vieille imagination scientifique, signifie aussi que ceux qui l'adoptent n'ont pas de lieu où résider de façon réaliste. Pourriez-vous survivre à la manière d'un cerveau plongé dans un bocal et séparé par un énorme fossé de la « réalité »? Et cependant c'est la posture que vous êtes supposé adopter pour « penser logiquement ». Pourriez-vous survivre plus longtemps avec votre esprit transformé en un cerveau-ordinateur? Les Modernes n'ont pas de lieu, d'accroche, de branchement pour exploiter de façon vraisemblable les révélations de la science à propos de ce qui est matériel et objectif. Je tiens de Marshall Sahlins cette plaisanterie: « La réalité est un endroit agréable à visiter, mais personne n'y a jamais vécu » — une plaisanterie typiquement moderniste, le réalisme n'est pas leur fort.

Penser l'espace

COMMENT POUVONS-NOUS RENDRE COMPTE, NOUS HISTORIENS, ANTHROPOLOGUES ET PHILOSOPHES, DE CE MANQUE D'ESPACE, d'un manque d'espace si radical que les Modernes durent émigrer dans une utopie continuellement renouvelée? Il est étrange mais de plus en plus plausible qu'ils aient confondu l'espace avec le papier blanc sur lequel ils ont appris à dessiner en trois dimensions. Les architectes sont familiers avec la manipulation des dessins, et cette manipulation est maintenant à la portée de n'im-

Le global est
une forme de
circulation à
l'intérieur de
ces sites, pas
ce qui pourrait
les contenir

porte quel débutant utilisateur d'un logiciel de design ou même de Google Maps. Et pourtant la manipulation des formes géométriques est tellement enthousiasmante qu'elle peut conduire certains — notamment mon compatriote René Descartes — à imaginer que c'est aussi la façon dont les choses matérielles naviguent et résident *dans l'espace*. Mon argument est que la *res extensa* — prise pour « le monde matériel » et considérée jusqu'à il y a peu comme l'étoffe à partir de laquelle « la nature » serait faite — est une confusion malheureuse des propriétés des formes géométriques sur le papier blanc et de la façon dont les êtres matériels *se comportent*.

Attention, je ne suis pas en train de dire que la subjectivité des *humains* est telle qu'ils ne regardent jamais vraiment le monde matériel selon les lois de la géométrie. (La critique a été faite assez souvent ; toute la phénoménologie a déjà exploré cette voie). Je veux dire que même les objets physiques matériels qui constituent le monde ne se comportent pas dans le monde comme on l'attendrait d'eux s'ils étaient jetés dans la *res extensa*. Pour le dire autrement : que la « vue scientifique du monde » soit injuste pour l'intentionnalité humaine, les valeurs spirituelles, et les dimensions éthiques ne me dérangent pas trop ; je me sens beaucoup plus concerné si elle est encore plus injuste pour les façons particulières des électrons, des rochers, des amibes, des poux, des rats, des plantes, des immeubles, des locomotives, des ordinateurs, des téléphones mobiles, et des pilules de se tenir et de se comporter dans ce monde. Rien, absolument rien, n'a jamais résidé dans la *res extensa* — pas même un ver, une tique ou un grain de poussière — mais des masses d'êtres ont été délicatement *dessinées* sur du papier blanc, gravées dans du cuivre, photographiées sur des plaques revêtues de sel argenté, modelées par l'ordinateur, etc. — vers, tiques et grains de poussière inclus. La *res extensa* appartient à l'histoire de l'art, à l'histoire de la publication de presse, à l'histoire des ordinateurs, à l'histoire de la perspective, à l'histoire de la géométrie projective, et à beaucoup d'autres disciplines, mais elle *ne* fait certainement pas partie de l'histoire naturelle. Parmi les traits les plus énigmatiques des Modernes, il y a leur extrême difficulté à être *matérialistes* : ce qu'ils appellent la matière reste toujours une projection terriblement idéaliste.

Ce qui serait drôle si ce n'avait été une telle perte de temps, c'est que les « spiritualistes » se soient démenés pendant trois siècles en essayant de sauver du déluge la petite arche de l'âme humaine flottant sur le vaste océan de la toujours montante *res extensa*, sans réaliser que cet océan n'était qu'une étang de techniques hautement localisées permettant, sur le papier — et plus tard sur l'écran — la manipulation de figures à partir d'un certain nombre de constantes. Les réussites de ce que j'ai appelé *inscription et mobiles immuables et combinables* sont admirables, mais ne devraient être confondues ni avec un déluge catastrophique, ni avec le magnifique avènement de la Raison sur terre. Loin d'être ce dont le monde est fait — et ce que la *res cogitans* devrait apprendre à fuir le plus loin possible — ce ne sont que quelques uns des nombreux composants *contenus* à l'intérieur du monde des sphères et des réseaux. *Le global est une forme de circulation à l'intérieur de ces sites, pas ce qui pourrait les contenir*. L'étymologie latine de la *res extensa* contient, assurément, une *extensibilité* qui confine à l'infectieux, mais il n'y a pas de raison pour que des esprits sains la laissent empiéter au-delà des étroites limites des pratiques d'inscription — et encore moins imaginent qu'il s'agit d'une description mimétique du monde telle que tout le monde réel des organismes vivants devrait sortir de la *res extensa*, maintenant entendue en tant qu'« espace », comme le seul milieu où les choses se tiendraient réellement. Cette définition absur-

dement extensive de la res extensa est probablement la plus cachée mais la plus puissante source du nihilisme. Imaginez cela : le monde réel confondu avec la blanche expansion d'un bout de papier ! La *res extensa* n'a jamais été que le rêve de cet autre rêve : la *res cogitans*.

Il n'y a probablement pas de différence plus décisive entre les penseurs que la position qu'ils sont enclins à prendre quant à l'espace : Est-ce que l'espace est ce à l'intérieur de quoi résident les objets et les sujets ? Ou est-ce que l'espace est une des nombreuses *connections* créées par les objets et les sujets ? Dans la première tradition, si vous videz l'espace de toutes les entités il y a quelque chose qui reste : l'espace. Dans la seconde, puisque les entités engendrent leur espace (ou plutôt leurs espaces) en cheminant, si vous sortez les entités, il ne reste rien, et surtout pas l'espace. Dites moi quelle est votre position sur l'espace, et je vous dirai qui vous êtes : je suspecte qu'une telle pierre de touche est aussi discriminante pour des philosophes, des architectes et des historiens de l'art.

Les conditions artificielles du déploiement des formes de vie

DANS LE CAS DE PETER ET DANS LE MIEN, J'ESPÈRE QU'IL EST CLAIR QUE NOUS SOMMES DU MÊME CÔTÉ DU CLIVAGE : les sphères et les réseaux ont été inventés pour aspirer la *res extensa*, pour la ramener à des lieux spécifiques, à des échanges, à des instruments, et à des media, et pour la laisser circuler à nouveau mais sans perdre un moment de ce qui dans l'industrie est appelé *sa traçabilité*. Peter a même réussi à consacrer un volume entier de sa trilogie, *Sphären*, à la rematérialisation et à la relocalisation du global lui-même, si bien que grâce à sa soigneuse redescription, même la fameuse « vue de Sirius » a trouvé une place, une architecture spécifique, généralement celle de dômes, de halls et de fresques, un éclairage spécifique, une posture historiquement située. L'histoire de la pensée fait maintenant partie de l'histoire de l'art, de l'architecture, du design, des technologies intellectuelles — en bref, c'est devenu une branche de la sphérologie. *Le global fait partie des histoires locales.*

Comment
procurer
davantage
d'espace ?

Un tournant aussi important dans l'histoire de la rationalité ne devrait pas être négligé : attendu que dans des périodes antérieures, l'avènement de la Raison était confondu avec une utopie de l'esprit et de la matière non-locale, non-située et non-matérielle, il est maintenant possible de dissiper ces fantômes et de les observer en mouvement à l'intérieur de sphères et de réseaux spécifiques. En tout cas, nous pourrions maintenant être un peu plus réalistes sur l'expression « jetés dans le monde » « dépendant d'objets ». « Le Sommeil de la Raison » peut certes « produire des Monstres » mais aussi de doux rêves : il en a fallu du temps pour que la Raison se réveille aussi de ceux-là.

Je reconnais qu'on pourrait voir dans nos deux tentatives une contradiction bizarre : comment pourrions nous affirmer que les sphères et les réseaux procurent davantage d'espace quand leur premier effet consiste à ramener tout ce qui était à l'extérieur impossible à localiser à l'intérieur d'arènes précisément délimitées ? Il semble que nous en soyons encore à rechercher un simple effet critique : le global est raccompagné dans les pièces où il est produit ; les lois de la nature sont situées dans les quasi-« parlements » où elles sont votées, et personne n'est autorisé à sauter à l'extérieur comme s'il existait un lieu sans lieu, une pièce sans pièce, une

Il n'y a toujours pas d'espace pour donner du sens aux milliards de migrants du monde globalisé

sphère qui n'ait pas son système d'air conditionné. Comment pourrions-nous continuer à prétendre que cette entreprise de rétrécissement procurera à la fin *davantage* d'espace pour un monde à habiter plus confortablement, que ce n'est pas juste un mouvement critique, un moyen intelligent mais à la fin seulement négatif d'humilier l'arrogance des matérialistes aussi bien que des spiritualistes ?

Pour comprendre pourquoi ce n'est pas une contradiction ou un paradoxe, ni même un mouvement critique, vous devez considérer l'alternative : un vaste extérieur qui n'est pas localisable et où le seul choix offert à ses habitants se trouve entre deux formes d'inhumanité : l'une fournie par la naturalisation (un humain fait de morceaux idéalisés, extraits de toutes les disciplines scientifiques se faisant passer pour la matière), l'autre par la socialisation (un humain privé des supports de vie et de l'air conditionné qui lui permettent de survivre).

Le choix n'est pas entre nature et société, mais entre deux façons d'être inhumains. Le vrai choix est entre deux distributions des conditions spatiales complètement différentes : l'une dans laquelle il y a un vaste espace extérieur et infini mais non localisable où donc chaque organisme finit par se retrouver comprimé (« où suis-je ? ») et coupé entre ces deux inhumanités ; l'autre dans lequel il n'y a que des intérieurs minuscules, des réseaux et des sphères, mais où les conditions artificielles pour le déploiement des formes de vie se trouvent enfin assurées, traçables, finançables, articulées et explicites.

Cela fait-il une différence ? Un peu ! N'avez-vous donc pas compris que les organismes sont encore sans domicile fixe dans les étroites contraintes du Modernisme ? Que nous sommes encore incapables de définir ce qu'est un outil, une technique ou une technologie sans alterner aussitôt entre *hype* et nostalgie ? Qu'il n'y a toujours pas d'espace pour donner du sens aux milliards de migrants qui définissent un monde globalisé en fait si peu global ? Que, comme c'est devenu assez clair depuis l'automne dernier, nous n'avons toujours pas, après deux siècles de sciences économiques, de portrait même vaguement réaliste de ce qu'est une économie, du simple phénomène de confiance, croyance, et crédit ? Que nous sommes incapables de trouver de l'espace pour les dieux et pour les divinités sauf à les placer dans la fosse d'aisance de l'esprit ? Que le psychisme est encore un vagabond à la recherche d'un abri tenable ?

Trouver des places pour des milliards d'êtres humains et leurs milliards de milliards d'affiliés

CHAQUE HIVER EN FRANCE NOUS FAISONS FACE À LA MÊME CRISE DU LOGEMENT. Oui, mais il y a *une crise du logement* aux proportions vraiment gigantesques dans notre incapacité à trouver de la place pour les sans domicile fixe du Modernisme. Vraiment, le Modernisme lui-même est sans domicile fixe, forçant ses habitants à rêver d'un endroit pour vivre qui est inhabitable, si j'ose dire, par construction. Ce dont nous avons besoin, c'est de davantage de place pour un nouveau type d'immobilier (*from real estate to realist estate*). (Aussi étrange que cela paraisse et en dépit de tant de travaux sur l'architecture moderne les liens à établir entre le Modernisme et l'Architecture n'ont pas encore été établis — et ce pourrait être la raison pour laquelle, assez étrangement, tant d'entreprises intellectuelles aux Etats-Unis, après un détour par les départements de langues

Encore plus
troublant que le
manque d'espace,
c'est le manque
de place — nous
ne parvenons pas
à placer, à trouver
des places pour
les choses qui
nous tiennent
à cœur

romanes dans les années 1980, ont récemment émigré des départements de philosophie toujours aussi stériles vers les écoles de design et d'architecture.)

L'expérience de pensée à laquelle je vous ai convié n'est pas sans importance parce que l'extérieur est, en fin de compte, aujourd'hui à court d'approvisionnement. Ce n'est pas une coïncidence si les sphères et les réseaux ont été proposés comme alternative au faux dilemme de la nature et de la société juste au moment où les crises écologiques commençaient à jeter le doute sur la notion même d'un extérieur. C'est maintenant bien connu : la notion d'« environnement » a commencé à occuper la conscience publique précisément quand on a réalisé qu'aucune action humaine ne pouvait plus compter sur aucun environnement extérieur. Il n'y a pas de réserves à l'extérieur qui pourraient recueillir les conséquences non voulues de nos actions collectives et où elles pourraient disparaître de notre vue. Littéralement il n'y a pas d'extérieur, pas de *décharge* où nous pourrions déposer les rebus de notre activité. Ce que je disais auparavant, plutôt philosophiquement, que le problème était « le manque d'espace », prend maintenant une signification plus radicale, pratique, littérale et urgente : *il ne reste plus d'extérieur*. Comme toujours, Peter a une façon frappante d'évoquer ça quand il dit que « la Terre est enfin ronde ». Bien sûr, nous le savions avant, et pourtant la rotondité de la Terre était encore théorique, géographique, au mieux esthétique. Aujourd'hui cela prend une nouvelle signification parce que les conséquences de nos actions voyagent autour de la planète bleue et reviennent nous hanter : ce n'est plus seulement le bateau de Magellan qui est de retour mais aussi, après plusieurs tours du monde, nos rebus, nos déchets et nos emprunts toxiques. Maintenant, nous le ressentons dans notre chaire, nous en souffrons : la Terre est ronde pour de bon. Ce que les Églises n'étaient jamais parvenues à nous faire éprouver — que nos péchés ne disparaîtraient pas simplement en les oubliant — a pris une nouvelle signification : il n'y a pas de façon d'échapper à nos actes. Et ça brûle comme en enfer !

La disparition de l'extérieur est certainement le trait qui définit notre époque. Nous sommes en train d'essayer de rassembler des milliards d'humains et leurs milliards de milliards d'affiliés dans des lieux comprimés, et il n'y a plus d'espace. Et encore plus troublant que le manque d'espace, c'est le manque de place — nous ne parvenons pas à placer, à trouver des places pour les choses qui nous tiennent à cœur.

Artifice, art et design

TOUT SE PASSE COMME SI LA CRISE ÉCOLOGIQUE AVAIT PRIS LES MODERNES TOTALEMENT AU DÉPOURVU : il n'y a pas la moindre chance que la scénographie de la nature et de la société soit capable de prendre en mains le rassemblement d'organismes réclamant une place pour déployer et soutenir leurs formes de vie. Le Modernisme est bon pour faire table rase, place nette, pour déplacer, pour forcer à émigrer dans diverses utopies, pour faire le vide, pour rompre avec le passé, pour externaliser, pour chasser à l'extérieur, mais si vous lui demandez de placer, replacer, soutenir, accompagner, nourrir, prendre soin, protéger, conserver, situer — en bref d'habiter et de déployer — aucun des réflexes que nous avons appris de son histoire ne sont d'une grande utilité.

Juste au moment
où on a besoin
d'une théorie de
la construction,
de l'entretien et
du développement
artificiels d'un
espace *designed*
avec soin

Pire, le Modernisme a eu la conséquence supplémentaire, encore plus dangereuse dans la présente conjoncture, d'identifier le goût pour l'habitation avec le passé, avec l'innocence, le naturel, le vierge, si bien que, juste au moment où on a besoin d'une théorie de la construction, de l'entretien et du développement *artificiels* d'un espace *designed* avec soin, nous sommes tirés vers une autre utopie — réactionnaire cette fois — d'un passé mythique dans lequel nature et société vivaient heureuses ensemble (« en équilibre », comme ils disent, « dans de petites communautés », « en face à face » sans aucun besoin de design artificiel).

Encore pire, le Modernisme a tellement intoxiqué les plus militants des écologistes (ceux qui avaient, on aurait pu le penser, le plus d'intérêt à donner un sens nouveau aux verbes habiter, placer, prendre soin) qu'ils ont proposé de réutiliser les termes usés de nature-et-société, cette fois pour « sauver la nature », en nous promettant un futur où nous serions encore « plus naturels » ! Ce qui signifie, si vous m'avez suivi jusqu'ici, encore *moins* humains, encore *moins* réalistes, encore plus idéalistes, encore plus utopiques. Je suis à fond pour le recyclage, mais s'il y a une chose à ne pas recycler, c'est bien la notion de « nature » !

Il est difficile de réaliser que la difficulté avec la notion de nature est liée à la notion d'espace qui résulte de la confusion — apparue avec la *res extensa* imaginée par la *res cogitans* — entre les façons dont nous parvenons à connaître les choses et les façons dont les choses tiennent par elles-mêmes. D'une manière assez radicale, les sphères et les réseaux sont deux façons originales et finalement complémentaires de se débarrasser de la notion de *res extensa* : les sphères parce qu'elles localisent les *Umwelt* qui pouvaient servir de berceau pour héberger la chose-en-soi ; les réseaux parce qu'ils nous permettent de respecter l'objectivité des sciences sans avoir à nous encombrer du bagage étymologique qui les plombait. Pour la première fois depuis la *bifurcation de la nature* (une expression que Whitehead proposa pour attirer l'attention sur l'étrange clivage du XVII^e siècle entre qualités primaires et secondaires), nous pourrions avoir une façon de jeter le *Dasein* dans le monde sans nous donner une version totalement irréaliste soit du *Dasein* soit du monde dans lequel il est jeté. ■